

## Ciné-Bulles

# Bonheurs périphériques / *Something Like Happiness* de Bohdan Sláma

Marie-Hélène Mello

---

Volume 24, numéro 3, été 2006

URI : [id.erudit.org/iderudit/583ac](http://id.erudit.org/iderudit/583ac)

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

ISSN 0820-8921 (imprimé)  
1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Mello, M. (2006). Bonheurs périphériques / *Something Like Happiness* de Bohdan Sláma. *Ciné-Bulles*, 24(3), 4–5.

---

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2006

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

---

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. [www.erudit.org](http://www.erudit.org)

# Bonheurs périphériques

MARIE-HÉLÈNE MELLO

Après le film **Wild Bees** qui l'a fait connaître en 2001, le cinéaste tchèque Bohdan Sláma offre un nouveau long métrage rempli d'images très glauques d'où, mystérieusement, jaillissent optimisme et poésie. Avec sa caméra, une banlieue industrielle sinistre devient presque belle de par le soin accordé aux détails du quotidien et le refus de glorifier la souffrance. Dans **Something Like Happiness**, la misère s'affiche sans apitoiement ni dénonciation. Et l'émerveillement prend le relais là où l'on s'attendrait au mélodrame ou à l'amertume.

L'idée à la base du scénario est très familière : un groupe d'amis et leurs familles respectives sont aux prises avec le chômage, l'alcoolisme et la pauvreté. Une histoire d'amour impossible, le rêve incarné par l'Amérique, un dilemme, le sacrifice. Et pourtant, **Something Like Happiness** a ceci d'étonnant que jamais on ne retrouve cette impression de déjà-vu. Rarement les protagonistes Monika et Toník ne se rebellent ni ne s'arrêtent pour se plaindre de leur sort. Sláma entend plutôt montrer que la vie continue en dépit de la souffrance et de l'injustice, qui n'est jamais nommée comme telle. Que l'humanité se cache dans chaque petit geste des personnages.

Bohdan Sláma fait partie de la nouvelle génération de cinéastes tchèques issus de la Film and TV School of the Academy of Performing Arts (FAMU), prestigieuse école de cinéma de Prague. Durant les années 1960, cette institution avait permis l'émergence des jeunes réalisateurs de la

Nouvelle Vague tchèque, dont Milos Forman, Jiri Menzel, Vera Chytilova et Jaromil Jires. Même si le contexte du film de Sláma (la démocratie) diffère de celui des œuvres emblématiques de ce mouvement (les années du communisme), **Something Like Happiness** s'inspire de certains de ses traits caractéristiques, notamment une perspective humaniste, la thématique de la jeunesse en quête de repères et la volonté de dépeindre avec authenticité le quotidien des personnages.

Le drame de **Something Like Happiness** s'échelonne sur un an dans deux espaces périphériques évoquant l'étouffement et la ruine. Le parallèle symbolique que propose le réalisateur entre ces lieux clos et délabrés et les familles isolées ou brisées qui y sont mises en scène permet, par le non-dit, d'entrevoir le combat quotidien de chacun des personnages. Le film s'inscrit ainsi en continuité avec **Wild Bees**, qui proposait aussi une réflexion sur l'isolement géographique et sentimental. La majeure partie du dernier film de Sláma se déroule dans un HLM où résident la jeune Monika et sa famille, les parents de son meilleur ami Toník et l'instable Dasha, mère de deux jeunes enfants qu'elle néglige. L'ascenseur de l'immeuble, qui permet le transit d'un ménage dysfonctionnel à l'autre, revêt une importance particulière parce qu'il permet aux êtres de s'y révéler, hors du cocon familial. Mais, si les membres de cette communauté marginale s'entraident et communiquent, les relations familiales et amicales dépeintes dans le film sont parfois malaisées.

L'intrigue se déroule aussi dans un second lieu important, que l'on pourrait qualifier

de doublement marginal : la vieille maison décrépite au toit en forme de passoire de Toník et de sa tante, qui refusent d'habiter un HLM. Ces derniers ont plutôt choisi de vivre à l'écart de la banlieue, dans la maison qui appartenait autrefois au grand-père de Toník. Cette bicoque entourée de carcasses de voitures et située aux abords de la centrale nucléaire qui domine la ville est un lieu de résistance aux allures post-apocalyptiques. Le refus de vendre à l'usine la résidence familiale est par ailleurs le seul signe de révolte manifesté par Toník, toujours calme et conciliant. Paradoxalement, cet espace triste et sombre sera le décor du seul intermède de « vrai bonheur » du film. Un conte de fée inattendu dans un royaume de ferraille et de fumée.

Plus que le dialogue, c'est l'image et l'intensité du regard qui confèrent une tendresse remarquable à des personnages en marge de la société. Dans **Something Like Happiness**, Monika (Tatiana Vilhelmová) et Toník (Pavel Liška) sont interprétés avec naturel et suscitent l'empathie. Le visage de ces acteurs — également dans **Wild Bees** — exprime souvent des émotions contradictoires et en dit davantage que les mots sur le drame qu'ils vivent. À cet égard, les silences de Toník, jeune homme stoïque que l'on devine amoureux de son amie d'enfance Monika, ont une grande puissance d'évocation. La caméra à l'épaule de Sláma l'accompagne dans son travail acharné, le montre en train de regarder ou d'aider celle qu'il aime. Or, Monika rêve de quitter le pays et attend que son fiancé (le meilleur ami de Toník) l'invite à le rejoindre en Californie, « terre promise »





Something Like Happiness

qui n'existe dans l'imaginaire du film que par quelques photographies. On remercie Bohdan Sláma d'éviter ici le lyrisme facile : c'est plutôt dans les yeux de Monika qu'on lit une volonté partagée de partir et de rester. Point non plus de caricature de l'amoureux exploré : l'amour de Toník n'est décelable que dans les gestes attentionnés qu'il pose et dans sa constante disposition à aider sans rien attendre en retour. Les moments où son désir se laisse deviner sont rarement accompagnés d'une musique de circonstance, que l'on se surprend à attendre, mais dont l'absence relève du pur bonheur.

À la fois ambigus et d'une grande simplicité, ces amis d'enfance ayant choisi une existence différente se ressemblent de par leur attitude de persévérance. En ce sens, Monika et Toník sont sans doute les principaux véhicules de l'optimisme qui traverse le film et peut surprendre le spectateur avide de tragédie. Dasha, mauvaise mère hystérique obsédée par un homme marié, et le père de Monika, chômeur alcoolique, sont les deux seuls personnages auxquels on pourrait reprocher de manquer de

nuances, car ils font l'effet de deux caricatures dans un film qui, autrement, les évite avec soin. Cependant, le contraste qui s'opère entre ces personnages excessifs et la sobriété des deux jeunes protagonistes crée un déséquilibre fertile. Tout comme Jára, le fiancé expatrié de Monika, Dasha cherche à échapper au monde claustrophobe que dépeint le film. Qu'il s'agisse d'une fuite par l'esprit ou d'un exil véritable, leur évasion respective bouleverse l'existence de Monika et de Toník qui, eux, acceptent leur condition sans broncher. De façon plus directe encore, le malheur de Dasha catalyse le bonheur de Monika et de Toník. En effet, après l'internement de Dasha, ces derniers prennent soin de ses deux jeunes enfants comme s'il s'agissait des leurs et c'est en jouant aux parents qu'ils découvrent ce « semblant de bonheur ». La famille, que la scène du repas de Noël nous présentait comme une source de malaise malgré la tendresse, s'avère finalement être leur oasis.

En fin observateur de la nature humaine, Sláma offre un film empreint de réalisme psychologique où l'on ne parle jamais trop.

C'est avec le ton juste et sans artifice qu'il met en scène des laissés-pour-compte attachants, dont le quotidien est une lutte constante. Avec une objectivité jamais froide, il les fait évoluer dans une fable où l'on trouve le bonheur lorsqu'on s'y attend le moins. En ce sens, la problématique de **Something Like Happiness** surpasse la critique de la société tchèque pour s'intéresser à un sujet universel. Puissant générateur d'émotions, mais loin d'être une machine à sentimentalisme visant à manipuler le spectateur, le film de Bohdan Sláma fournirait une excellente leçon de modestie à bien des cinéastes actuels : la simplicité est un art. ■

#### Something Like Happiness

35 mm / coul. / 106 min / 2005 / fict. / République tchèque-Allemagne

Réal. et scén. : Bohdan Sláma  
Image : Diviš Marek  
Mus. : Leonid Soybelman  
Mont. : Jan Danhel  
Prod. : Pavel Strnad  
Dist. : K-Films Amérique  
Int. : Pavel Liška, Tatiana Vilhelmova, Anna Geislerová, Marek Daniel, Zuzana Krónerová